

40 à 45 kilog. Il lance ces pierres dans le puits, pensant écraser définitivement sa victime.

Heureusement, la construction du puits (ce bandit l'ignorait) était de nature à empêcher ses projectiles d'atteindre le garde à la tête. Le corps seul eut à souffrir. A tout moment, le meurtrier écoutait si le garde respirait, puis recommençait son œuvre.

Le garde continuait à ne rien dire et à retenir son souffle dans ces moments-là. Finalement, l'assassin, se servant du crochet de son tire-paille, fouilla le puits pour savoir quel est l'état de ce qu'il croit un cadavre, il saisit le garde au-dessous de la machoire.

Ce dernier, se voyant pris de cette manière et pendu à cet instrument, sans chance de salut, fit un suprême effort qui fit lâcher le tire-paille à l'assassin.

Ce dernier, furieux, va chercher de nouveau des pierres, il n'en trouve pas. Il prend le fusil de la victime qui avait heureusement été déchargé dans la lutte et s'apprête à lui en asséner des coups avec la crosse.

Le garde s'empare du fusil et fait résistance. L'assassin ne pouvait s'appuyer sur l'orifice du puits qui n'a pas de rebord et qui était, de plus, caché par des fagots de bois dont un seul avait été enlevé pour lui faire passer le corps; il ne put user de toutes ses forces, et la victime, s'aidant des aspérités de ce puits pour grimper les trois ou quatre pans qui le séparaient de l'orifice, souleva du même élan, les quatre fagots qui restaient sur le puits et sauta en dehors, se trouvant alors en face de l'assassin, qui prit immédiatement la fuite en voyant arriver un jeune homme sur le point où avait lieu cette scène terrible.

Le garde se traîna jusqu'à une maison de campagne habitée qui était à 50 mètres de là, appela lui-même au secours. Pendant tout le temps qu'à duré cet horrible drame, il n'avait pas perdu un instant connaissance et pouvait suivre toutes les péripéties du drame affreux qu'il subissait.

Le sauveur involontaire du garde s'est trouvé être le fils de l'assassin. Il paraît qu'au commencement du drame il est venu jusqu'à l'endroit où ceci se passait; en entendant râler, il fut pris de frayeur et rentra au village, décidé à appeler du secours.

Mais la vue des maisons, la voix de ses compatriotes qui étaient la Saint-Jean devant le café lui firent oublier ses frayeurs, et il retourna sur ses pas, décidé cette fois à savoir ce que c'était que ce bruit.

Il vit alors un homme qui courait et un autre qui se traînait péniblement. Il laissa courir l'homme qu'il ne reconnut pas pour son père et suivit de loin l'autre homme qui se traînait péniblement, c'était le garde.

L'assassin a été arrêté, dès le lendemain, à Chavillon, où il vendait tranquillement ses bestiaux. La victime est presque hors de danger malgré 62 blessures à la tête, dont quelques-unes ont 3 centimètres de profondeur, et des quantités de contusions sur les autres parties du corps.

Le nommé François Vidon, bonnetier, avait décidé hier qu'il irait se baigner à Asnières.

A sept heures du matin, il arriva au bord de l'eau et se déshabilla. Mais au moment de s'immerger, il fut pris d'un scrupule.

Si on allait lui voler sa montre et ses habits?... Justement il avait sur lui une somme.

Comme il réfléchissait, fort perplexe, il avisa sur le bord de l'eau un nègre qui le regardait avec intérêt. Ce nègre était d'un noir d'ébène, et était vêtu d'un simple caleçon rouge trempé.

—Monsieur, demanda poliment Vidon, avez-vous fini de vous baigner?

—Oui, monsieur, répartit le nègre avec un déplorable accent créole.

—Alors, voulez-vous me garder mes affaires? Je vous donnerai quelque chose.

—Moi bien vouloir, répondit allègrement moricaud.

Vidon se déshabilla, se jeta à l'eau, et se mit à faire la planche en regardant le ciel bleu.

Tout à coup, il s'enfonça en poussant un cri étranglé. Il avait tourné par hasard les yeux vers la rive, et vu le nègre qui après avoir fourré dans son caleçon son porte-monnaie et sa montre, à lui Vidon, piquait une tête et disparaissait sous l'eau.

Dès qu'il revint à la surface, Vidon nagea vers la rive, en poussant des cris d'incendie.

—On vous a volé? demanda avec bienveillance un baigneur en caleçon jaune et à cheveux blancs, qui sortit de l'eau deux minutes après... attendez donc!... je vais chercher le garde pêche.

Et, se réhabillant précipitamment, il s'éclipsa, tandis que Vidon se confondait en remerciements....

Tout à coup le bonnetier aperçut une tête crépue à la surface de l'eau....

Immédiatement, emporté par la colère, il plongea et saisit... une perruque de nègre!

Son émotion fut terrible. En une seconde, il comprit que le nègre était un faux nègre et ne faisait qu'un avec l'homme au caleçon jaune; et il exécuta un second plongeon, celui-là involontaire.

Heureusement, des marins qui arrivaient le repêchèrent à temps.

MORT DE JOE.—M. Harvey Farrington, de Philadelphie, avait une très mauvaise santé, pour le rétablissement de laquelle son fils, qui est médecin, lui avait conseillé un voyage en Europe. Il vient de revenir, et arrivant avant hier à Philadelphie, il a rencontré dans la gare son fils le docteur, qui après l'avoir embrassé et lui avoir taté le pouls, lui a donné l'assurance que sa santé était tout à fait raffermie. M. Harvey Farrington a éprouvé un tel saisissement de joie en apprenant qu'il était complètement guéri, qu'il en est tombé raide mort.

Dimanche dernier, l'épouse de Henry P. Southworth, résidant au canton de Rockfort, près de Cleveland, dans l'Ohio, Etats-Unis, a empoisonné ses trois enfants, petits garçons âgés respectivement de 9, 7 et 4 ans, et elle s'est ensuite suicidée, en se coupant la gorge.

La semaine dernière est mort à Londres un petit vieillard que les Parisiens ont connu autrefois sous l'Empire.

C'était un homme âgé de quatre-vingt-onze ans, qui faisait, malgré cet âge respectable, de longues courses dans Leicester square, le quartier français de Londres.

Son histoire est curieuse. Cet homme âgé prétendait avoir gagné la bataille d'Iéna.

Il avait une forte ressemblance avec Napoléon 1er. Voici ce qui s'était passé :

Pendant la bataille, dans un moment critique, Albolino, c'était le nom de cet homme, monta sur un cheval sans cavalier, et, passant devant les soldats, s'écria :

"Je suis votre empereur, en avant!"

L'uniforme de caporal que portait ce soldat, la ressemblance qu'il avait avec l'Empereur, tout enfin enthousiasma les troupes, qui se portèrent en avant dans un vigoureux élan.

La confiance revint. Les Prussiens furent battus; mais ils avaient donné complètement dans la ruse d'Albolino, car ils tirèrent sur lui tant et si bien que le pauvre soldat tomba grièvement blessé.

Il a vieilli à Paris, vivant d'une pension.

Après la guerre, il se rendit en Angleterre, où il est mort la semaine dernière.

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.—Ceux qui n'ont pas oublié le procès du prince Pierre Bonaparte pour l'assassinat de Victor Noir, se souviennent que le verdict du public, sinon celui du jury, fut largement influencé dans cette cause étrange par le témoignage d'un certain Vincent Natal, qui se disait Anglais et conséquemment désintéressé dans les querelles politiques de la France, et qui déclara avoir entendu M. Ulric de Fonvielle dire dans l'apothicaire où Noir avait été transporté, que le Prince avait été frappé par Noir. Personne autre n'avait entendu ces paroles, quoi qu'il y eut plusieurs autres personnes présentes dans le magasin; mais les déclarations de ce Vincent Natal étaient si positives, et le fait qu'il était anglais parlait si hautement en faveur de sa véracité, que le verdict populaire, qui accusait le prince de meurtre, se changea bientôt en homicide justifiable. Un procès qui a récemment eu lieu à la Cour correctionnelle de Paris a de nouveau mis ce même Vincent Natal en évidence, mais cette fois comme prisonnier convaincu d'avoir fraudé diverses personnes pour un montant excédant \$50,000, et les témoignages obtenus au sujet des antécédents de cet individu sont d'un caractère si étrange que le public se demande aujourd'hui ce que pouvait valoir son témoignage à Tours, et semble même croire qu'il y a là quelque mystère de caché. Ce Vincent Natal semble s'être fait passer successivement pour Comte de Natal, duc de Balan, et ministre des finances en perspective de M. Thiers. Durant le siège de Paris, il fit plusieurs dupes à Londres sous prétexte de vouloir organiser un comité de secours, et c'est surtout à l'insistance d'un anglais qu'il a été amené devant la justice. Une autre de ses victimes fut M. Isaac Vereire, de qui il extorqua \$1500; une troisième dupe fut "mise dedans" pour plus de 130,000 francs; tout récemment encore, il obtenait des fonds de partisans trop crédules en se donnant comme agent de l'hôtel de Chiselhurst. Cette brillante carrière vient toutefois d'être interrompue par une condamnation à trois ans d'emprisonnement. M. Glaupe, qui présidait à Tours, et M. d'Orns, juge d'instruction dans le procès du prince Pierre Bonaparte, doivent regretter de n'avoir pas alors institué une enquête rigoureuse sur les antécédents de cet individu. Le verdict aurait été tout autre que celui qui a été rendu, et le prince Pierre expirait dans les fers le meurtre qu'il a commis.

La *Revue britannique* publie sur l'affaire de l'*Alabama* une correspondance qui se serait échangée entre John et Jonathan. Voici la substance de cette plaisanterie :

Cher John, dernièrement votre chariot accrocha ma voiture au tournant de la route, rompit un brancard et endommagea quelques rayons de la roue gauche. Qu'étes-vous disposé à faire pour ça — Votre dévoué, Jonathan.

Cher Jonathan, je ne devrais pas, je crois, être tenu de payer le dommage causé par le chariot que j'avais prêté à un de vos cousins. Mais puisque vous dites que je suis responsable, je consens à m'en rapporter à Hans Breitman, notre cousin.—A vous, John Bull.

Cher Bull, je veux bien m'en rapporter à Breitman.—Votre dévoué, Jonathan Smith.

Cher Smith, ce matin j'ai vu Breitman, qui m'a communiqué le compte à lui envoyé par M. Retors, votre procureur. Il dit que le dégât fait à votre voiture vous a empêché d'aller en ville, où vous auriez pu gagner 500,000 dollars en spéculant sur les saisons, et le compte se monte, en conséquence, à 500,007 dollars 50 cents. Je n'aurais pas d'objection à l'article des 7 dollars 50 cents pour réparation de la voiture, mais la balance de la réclamation est ridicule.—Votre John Bull.

Cher Monsieur, qu'importe le montant de mon compte, puisque vous vous en êtes rapporté à Breitman pour décider ce qu'il croira être juste?—Votre Jonathan Smith.

Cher Monsieur, je ne veux point soumettre cette réclamation à Breitman, il ne saurait la comprendre; il entend à peine l'anglais, et pourrait donner une sentence écrasante contre lui sur votre ridicule réclamation.—Votre dévoué John Bull.

Cher Bull, ne nous querellons pas sur ce point. La réclamation de mon avoué n'est pas si ridicule, à ce que disent tous mes amis. Cependant, disons à Breitman, vous et moi, que c'est ridicule, et qu'il décide comme il verra.—Votre Jonathan Smith.

Cher Monsieur, puisque vous admettez que c'est ridicule, vous feriez mieux de la retirer. Je paierai ce que Breitman décidera être juste pour réparer la voiture, mais je ne veux pas donner à qui que ce soit le pouvoir de me ruiner.—Votre, etc., John Bull.

Monsieur, si j'abandonnais ma réclamation, on se moquerait de moi. Je la maintiens donc, ridicule ou non. Au diable soit la voiture!—Pas du tout le vôtre, etc., Jonathan Smith.

Aujourd'hui John et Jonathan sont d'accord, malgré le ton inquiet des deux dernières lettres.

Le *Herald* de New York contient de nouveau une lettre de Livingstone, reçue de Londres par le câble. Nous extrayons ce qui suit pour mieux faire connaître le commerce des esclaves africains :

"J'ai confiance et j'espère qu'avant peu on bannira du monde l'esclavage, comme on en a chassé la piraterie. Un grand nombre n'ont qu'une idée fausse de la barbarie que l'on exerce sur les victimes de l'esclavage. Généralement, et spécialement, ceux de la Côte occidentale du Zanzibar, sont extrêmement laids. Je n'ai aucun préjugé contre leur couleur; toute personne qui demeure longtemps au milieu d'eux finit par oublier s'ils sont blancs et on les regarde comme des camarades; mais s'il vient à surgir certaines particularités physiques entre les esclaves et les nègres africains de l'Ouest, aussitôt on éprouve un sentiment d'aversion. Je ne voudrais pas prononcer un seul mot dans l'intention de mépriser ces pauvres malheureux, mais je désire avancer qu'il n'y a pas plus de type parmi les Africains, qu'il y en a parmi les Anglais et que les indigènes de l'intérieur; règle générale, ce sont de beaux hommes.

"Il m'est arrivé d'être présent quand les hommes du grand chef Msawa, qui demeure à l'ouest de l'extrémité sud de

Yanganyika étaient venus pour faire la paix avec certains Arabes qui avaient brûlé leur ville principale, et je suis certain qu'on n'aurait pas pu voir des têtes mieux faites et plus intelligentes dans une assemblée de Londres et de Paris, les figures et les formes correspondaient très-bien avec la forme de la tête. Plusieurs femmes étaient très-belles, leurs yeux sont très noirs et elles ont les mains petites; leur couleur n'est pas noire, mais foncée."

Livingstone donne ensuite une description de l'intérieur du pays, des différentes rivières et lacs qui couvrent cette grande vallée et des différents noms qu'on leur a donnés.

Un terrible incendie s'est déclaré à Ottawa, dimanche, à 3 heures du matin. L'Hôtel Mathewson, sur la rue York, et la magnifique maison en pierre de taille, sur la rue Sussex, comprenant la pharmacie Mortimer, le magasin de tabac Nyes, etc. Vu le manque d'eau, le feu s'est rapidement propagé. Mme Evans, qui résidait au-dessus de la demeure de M. Nyes, a péri dans les flammes et son mari a été horriblement brûlé. Deux servantes se sont jetées d'un troisième étage; une d'entre elle s'est infligée de graves blessures auxquelles elle ne pourra survivre. L'autre s'est échappée avec de légères blessures. Cet incendie a fait des dommages considérables.

Les compagnies d'assurance subiront des pertes considérables. Les pertes sont estimées à \$150,000.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs, sur l'annonce de MM. Boivin Frère, photographes, et de M. Seers, qui paraissent dans nos colonnes.

MM. Boivin & Frère ont ouvert vis-à-vis le marché du Village St. Jean-Baptiste, un atelier de photographie qui fait honneur à leur talent d'artiste, bien connu. M. Seers a ouvert près du même endroit, un magasin de marchandises sèches, qui ne le cède à aucun, quant à la qualité et la beauté et la variété des marchandises.

Nous empruntons au *Canadien* les lignes qu'il consacre à la mémoire du Dr. Blanchet qui vient de mourir :

Il était né à Saint-Pierre, Rivière du Sud, vers 1840. Il fut élevé par son oncle le docteur Jean Blanchet qui a laissé une si grande réputation d'honnête homme et d'excellent médecin. Il entra au Séminaire de Québec en 1852, y fit son cours d'études brillant.

Il étudia la médecine à l'Université McGill où il prit ses degrés. Passionné pour l'étude, et la science médicale, il résolut d'aller passer quelque temps dans les universités d'Europe. Il revint au pays après deux années de travail consciencieux et lauréat du collège des chirurgiens d'Edinbourg.

Aussi se fit-il, en peu de temps, au milieu de cette population québécoise qui avait conservé le souvenir de son oncle, une nombreuse clientèle.

Il inspirait une grande confiance. Il soignait toujours le moral autant que le physique. Jeune encore, il avait acquis une grande et enviable réputation. Sa mort laisse un vide considérable dans la profession et dans le cercle étendu de ses amis.

C'était un chrétien parfait autant qu'un habile médecin. Il laisse une femme et trois enfants pour déplorer sa perte.

La Corporation de Montréal vient d'acquiescer le terrain des casernes. Le gouvernement cède cette immense propriété contenant plus de 180,000 pieds pour la somme de \$150,000.

Longueuil, ce 16 juillet, 1872.

Je soussigné, certifie avoir fait usage des gouttes Anti-chole-riques du Dr. J. A. Crevier, pour une diarrhée opiniâtre et revenant souvent, qui était cause chez moi d'une grande faiblesse, une seule dose de ces célèbres gouttes m'a guéri radicalement.

N. A. Bina,
Marchand.

Montréal, 15 juillet, 1872.

Je soussigné certifie avoir fait usage pour une attaque très forte de choléra, des gouttes anti-chole-riques du Dr. J. A. Crevier. A peine eus-je pris une dose de ce médicament, que mes vomissements ainsi qu'à la diarrhée, se calmèrent subitement, et trois doses de ces bienfaisantes gouttes suffirent pour me remettre tout à fait en parfaite santé.

En foi de quoi j'ai signé,

EDOUARD LEBLANC,
282 rue St. Joseph.

On lit dans la *Tribune* de New-York :

Les autorités du port et de la cité sont averties que le choléra asiatique se propage à travers les provinces Est de la Russie et peut bientôt se trouver à une faible distance des Etats-Unis. La redoutable maladie se présente cette année sous une forme extraordinairement virulente, la proportion, des cas mortels étant de 8 sur 9. C'est le temps de songer à la condition hygiénique de la ville.

CE QU'ON APPELLE L'EXTRÊME GAUCHE A L'ASSEMBLEE ANTI-MALE.—L'Extrême Gauche se compose d'une quarantaine d'individus plus ou moins barbus, ne parlant jamais à la tribune, et pour cause; mais comme il faut bien gagner son argent, leur spécialité se borne à applaudir M. Thiers, à demander la clôture avec un remarquable ensemble, et sur toutes les gammes, lorsqu'apparaît à la tribune un orateur de bon sens. Quant aux votes, ils suivent la consigne; tantôt c'est Gambetta qui la donne, tantôt il délègue M. Langlois, un assez bon diable à tout prendre, malgré ses contorsions.

Il y avait un ouvrier héroïque, qui jadis fut en réalité le chef de la vaillante bourgeoisie de Varsovie. Il exerçait dans la ville une influence extraordinaire. Il avait coutume de dire : "J'ai six mille cordonniers à moi, six mille tailleurs et autant de selliers." Un des ambassadeurs russes, le violent prince Requin, devant qui tout tremblait de terreur, fait venir un jour Kilinski, et s'indigne de voir un homme calme, qui a l'air de ne rien craindre. "Mais, bourgeois, tu ne sais donc pas devant qui tu parles?"—Alors, ouvrant son manteau et montrant ses décorations, ses cordons et ses crachats : "regarde, malheureux, et tremble!"—Des étoiles? dit le cordonnier; j'en vois bien d'autres au ciel, et ne tremble pas."

J. MICHELET.